

# RÉVOLTE

## PLÉMENT LITTÉRAIRE

Paraissant tous les huit jours

### L'AVENIR DE LA LITTÉRATURE (1)

(Le Tourneau)

Actuellement la littérature, non seulement de la France, mais de l'Europe, ressemble à la société politique contemporaine; elle s'est à peu près débarrassée du joug antique, mais ne sait pas du tout où elle va; elle vit au jour le jour, en pleine anarchie. Sans doute nos écrivains n'imitent plus les Grecs et les Romains; mais ils continuent à composer de la poésie qui le plus souvent ne répond à aucun sentiment général, à aucune aspiration sociale, de la poésie de *diletanti*; notre réalisme contemporain résulte bien cependant d'une tentative pour sortir une bonne fois du factice; mais ne sachant trop où se prendre, il se borne presque toujours à peindre, à photographier plutôt certains aspects de notre société, rarement les plus beaux et les meilleurs. Ce serait une époque de décadence, si l'on ne sentait poindre un grand mouvement de transformation sociale et par suite littéraire. Comme il arrive à toutes les époques de décadence littéraire, la forme est pour le moment prise beaucoup plus que le fond; la consonne d'appui et d'autres niaiseries du même genre dispensent aisément d'avoir le sens commun; on a des rimes riches et des pensées pauvres. Pour ne parler que de notre pays, c'est sûrement un fâcheux symptôme que de voir des ciseleurs de vers rebrousser chemin jusqu'à la littérature des sauvages les plus primitifs, à la littérature interjectionnelle, où le son est tout, où le sens n'est rien et se créer une sorte de réputation, pas assez ridicule, en écrivant des poèmes que l'on peut indifféremment, et sans en altérer la signification, lire aussi bien du commencement à la fin que de la fin au commencement.

Des aberrations analogues ont marqué toutes

les époques de décadence littéraire, et, quand elles se généralisent, le mal est sans remède. Nous ne sommes pas encore si gravement atteints; mais on peut se demander avec quelque inquiétude, quel avenir littéraire est réservé aux pays civilisés à l'européenne; car les maladies littéraires correspondent toujours à des perturbations correspondantes dans la santé du corps social.

Cette nécessaire corrélation entre les destinées littéraires et celles des sociétés n'est pas propre à nous rassurer. Jusqu'ici les nations qui nous ont précédé sur la scène du monde et y ont joué un rôle important, ont eu un sort final plus ou moins triste. Tout en accumulant progrès sur progrès au point de vue de l'art, de la science, de l'industrie ces grands peuples ont peu à peu moralement dégénéré; tous ont fini par s'immobiliser dans le despotisme monarchique, l'asservissement religieux, l'exploitation sans merci de la masse par une minorité de puissants ou d'habiles. De ces nations dégénérées, certaines sont restées paralysées en apparence pour toujours; la plupart ont été punies de leur immoralité sociale, d'abord par la dépopulation, puis par la conquête. Ces dernières ont, au total, été les moins mal partagées; des envahisseurs moins raffinés, mais plus sains, leur ont parfois infusé un sang nouveau et le cycle a recommencé. En sera-t-il toujours ainsi? L'évolution sociale doit-elle fatalement aboutir à la même et lamentable fin? La désespérante formule de Vico est-elle la grande loi du monde moral?

Bien des signes avant-coureurs annoncent que notre Europe et les Etats qui ont essaimé sont arrivés à ce que l'on peut appeler l'âge critique. Notre civilisation, la dernière venue dans le monde, doit-elle subir le sort déplorable de ses devancières, glisser pour les mêmes causes sur la même pente et aboutir au même destin: le dépècement par la conquête ou une incurable léthargie mentale? Le naufrage social est peu probable; car on commence à éprouver le besoin de virer de bord. Si ce changement de direction ne s'effectue pas en temps utile, il n'y a pas à s'inquiéter de notre avenir littéraire: les morts n'ont pas de littérature. Si au contraire les nations civilisées à l'européenne se transforment et s'engagent dans une ère de progrès social, nos descendants pourront assister à une véritable renaissance littéraire qui, cette fois, ne sera plus une imitation du passé.

Un fait général ressort de notre enquête à travers les races et les âges, c'est que l'esthétique est toujours étroitement liée à l'état social et politique, dont elle n'est que le reflet. Or, toutes nos études antérieures à propos de la famille, du mariage, de la propriété, de la constitution politique, de la religion, de la morale, nous ont amené à une même conclusion: la nécessité de revenir à un régime de solidarité sociale. C'est d'un individualisme excessif que proviennent partout l'anarchie et

la stérilité littéraires. Sans doute il est impossible que les sociétés futures retournent jamais au clan communautaire des primitifs, qui, lui aussi, est funeste à la production littéraire; car il absorbe la totale activité des individus. Le problème social à résoudre consiste donc à concilier une suffisante indépendance individuelle avec une suffisante solidarité générale. Les sociétés qui auront résolu ce problème, moins ardu peut-être qu'il ne semble, verront leurs littératures prendre un essor jusqu'alors inconnu.

Comme on l'a déjà remarqué bien des fois, la grande inspiratrice en esthétique, c'est la sympathie sociale: Pour être extrêmement bon, dit Shelley, un homme doit avoir une imagination à la fois intense et compréhensive; il doit pouvoir se mettre à la place d'un autre, de beaucoup d'autres hommes; les peines et les joies de son espèce doivent devenir siennes. Pour qu'une œuvre littéraire traverse les siècles, en restant vivante et jeune, il faut qu'elle résume avec éclat les plus générales aspirations du temps et du pays qui l'ont vu naître. Les contemporains commencent par s'y reconnaître, par goûter le plaisir de voir leur idéal exprimé d'une manière supérieure. Ce fut la raison première du succès des poèmes homériques; succès que les générations suivantes et étrangères ont confirmé; car il est un fonds analogue dans la mentalité humaine des races civilisées. Pourtant l'idéal homérique est bien barbare encore; mais il n'est pas individualiste. Ce qui importe avant tout à la naissance et au succès d'une grande œuvre littéraire, c'est l'existence d'un idéal commun à tout un peuple. Mais la communauté des sentiments suppose une société homogène et dont l'organisation ait pour base une suffisante justice. Dans les sociétés où sévit un individualisme presque anarchique (1), où à peu près personne n'occupe sa vraie place, où les rapports sociaux sont trop souvent des conflits résultant d'une véritable mêlée d'intérêts et d'appétits égoïstes, il ne saurait exister d'idéal commun ayant quelque élévation. La guerre incessante de chacun contre tous et de tous contre chacun étouffe forcément les sentiments généreux, c'est-à-dire solidaires. Pourtant ces sociétés individualistes, si l'on peut accoler ces deux mots, se maintiennent encore pendant un temps plus ou moins long; c'est qu'elles bénéficient d'un regain de stabilité temporaire dû à des sentiments altruistes, legs d'un passé disparu ou en voie de disparition, comme un confus instinct de mutuelle assistance; mais ces survivances morales ne sauraient indéfiniment durer si les institutions mêmes ne les entretiennent pas. Une nouvelle genèse de large altruisme sera donc nécessaire aux sociétés qui voudront vivre, prospérer, durer, et, pour que cette genèse se puisse accomplir, il est besoin que l'organisation sociale se base

(1) Dans son cours à l'École d'Anthropologie, M. Le-tourneau, durant le dernier semestre, a traité de *l'Évolution littéraire dans les diverses races humaines*. Nous regrettons de ne pouvoir, faute de place, donner à nos lecteurs toute la dernière leçon sur *le passé et l'avenir de la Littérature*, et de devoir nous borner à en citer la conclusion. Mais nos lecteurs la trouveront entière dans le n° 12 de la deuxième année de la *Revue de l'École d'Anthropologie* publiée chez Alcan, 108, boulevard Saint-Germain.

(1) Sens banal du mot. N. D. L. R.

ent encore sur la « lumière incréée » et ne voient pas que leur monde va entrer dans une période de parturition, douloureuse comme toutes les parturitions !

La société renouvelée, qui, avec plus ou moins d'effort, sortira de la nôtre, aura besoin d'une esthétique nouvelle. Ses grandes œuvres littéraires ne s'inspireront plus d'un individualisme à outrance, mais bien d'une ardente sympathie sociale et même humanitaire; l'autre part, elles s'adresseront à un public préparé pour goûter et apprécier ces larges sentiments, qui trouvent aujourd'hui assez peu d'écho dans la masse de nos classes cultivées. O combien elle s'écartera de l'allée jusqu'à se tarir comme d'une priorité, de sa part, de la différence majeure comme certains magistrats tirent vanité leur infirmité même. Mais toute littérature, qui, par égoïsme ou par impuissance, répudie les sentiments de solidarité, de fraternité humaines, base essentielle de toute société viable, se ravale à n'être plus qu'une puérile combinaison de mots et d'images, un joujou pour les blasés. Non pas que la perfection de la forme ne soit beaucoup, mais à elle seule, elle ne saurait vivifier ce qui est mort. Les œuvres véritablement grandes, faites pour braver l'effort du temps, sont celles qui ne s'adressent pas seulement à nos yeux et à nos oreilles, mais font vibrer en nous des sentiments élevés; pour elles, la richesse du coloris, la mélodie des vers, la pureté du style ne sont que des moyens.

En dehors des sentiments altruistes, il est encore une source d'inspiration où jusqu'ici très peu d'écrivains ont puisé et où s'abreuvront largement les poètes de l'avenir, dans ces sociétés progressives dont on pourra dire justement :

Le monde a fait un pas; tout ensemble a monté (1)

Cette matière poétique, si mal exploitée encore, est constituée par les grandes idées scientifiques. Je n'entends pas dire que l'on

de marneupied aux bavards qui l'endoc- trinent? On lui dit: Votez tous, et directement, et il vote. Votez à deux degrés, à trois degrés, et il vote. Votez quelques-uns, les citoyens actifs seulement, et il vote. Votez les propriétaires à 300 fr. de contributions directes, et il vote. Votez pour le gouvernement, et il vote; votez pour l'opposition, et il vote. Votez par commune, votez par département, votez au scrutin de liste; et il vote. Votez par circonscription arbitraires, sans vous connaître, à l'aveuglette; et il vote.

Bravo, hommes d'action; vous faites parfaitement l'exercice et votez à merveille. A gauche, à droite; nommez vos conseillers municipaux, vos préfets, tous les fonctionnaires et magistrats de la République. Et ils obéissent. C'est superbe!

En avant, marche! Nommez l'empereur, et ils crient: *Vive l'Empereur!*  
Quelle race!

PROUDHON.

(L'Empire parlementaire et l'opposition légale.)

## BARRICADE

La veille, après des réunions tumultueuses dans les faubourgs, des bandes armées avaient parcouru la ville, arborant des drapeaux sur lesquels étaient inscrites des menaçantes devises. Dans les quartiers riches, des hordes de miséreux avaient défilé sous les yeux de la police hésitante, qui ne reconnaissait pas ses clients ordinaires dans ces loqueteux et crève-la-faim, qui allaient, les yeux fiévreux, d'un pas de troupeau en fuite, clamant des refrains à la fois doux et sinistres.

Vers le soir les ouvriers des campagnes, dont on signalait, depuis quelques semaines déjà, la présence sur les routes, étaient entrés dans la ville, portant sur l'épaule les faux et les bêches, compagnes habituelles, ils s'étaient répandus par les rues

Après ce tumulte passager, le calme, de nouveau, s'étendit sur les jardins centraux comme sur les avenues excentriques. Les salles de réunion faubouriennes étaient closes, et les portes des casernes étaient fermées. Cependant on sentait que salles et casernes étaient occupées. Dans les uns on devait des conciliabules; on savait que, dans les autres, les soldats, en tenue de campagne, attendaient des ordres.

Quand la nuit tomba, une noire nuit de novembre, que la brume épaississait et que nulle lumière ne rompait — les allumeurs avaient refusé leur service et, d'ailleurs, en eût-on trouvé, les réserves de gaz n'étaient pas suffisantes pour suppléer à l'électricité — une rumeur monta des faubourgs.

Bientôt ils grouillèrent d'une foule active. Des tranchées se creusèrent, et, par surcroît de précaution, les ouvriers de la Noëlle couvrirent les murs des gardiens de la paix, depuis les préfectures contentes et auxquel... s'étaient mis en grève aussi.

A trois heures de matin, un émissaire se présenta au ministère de l'intérieur, et introduit devant le conseil qui siégeait en permanence, il annonça qu'une première barricade barrait la montueuse rue centrale d'un des quartiers les plus peuplés du Nord.

Ce n'était plus une agitation vaine et passagère, semblable à celles des années précédentes: c'était l'insurrection.

Aussi toutes les hésitations cessèrent. On avait voulu, jusqu'alors temporiser; on avait craint, en appelant tout d'abord à la force, de fomentier la violence et l'émeute, mais il était facile d'étouffer rapidement la révolte, et le ministre de la guerre assura que deux bataillons d'infanterie suffiraient à réduire les insurgés.

Les fils téléphoniques étant rompus, un officier d'ordonnance porta à l'une des casernes du bord de l'eau — une de celles dont on était sûr et qu'on ne croyait pas travaillée par la propagande — l'ordre de marcher. Une heure après, sous la conduite d'un colonel, les troupes se mirent en marche. Le brouillard s'était accru, des hommes portant des torches résineuses, s'échelonnaient sur le flanc des compagnies; mais à peine avait-on dépassé la première ligne des boulevards que, soit à cause de l'humidité qui faisait gresiller la résine, soit par la maladresse des pyrophores, les flambeaux s'éteignirent, et, tâtonnants, dans l'obscurité, soldats et officiers s'avancèrent.

Ils allaient par une nécropole de songe; le bruit de leurs pas n'avait aucun écho sur le pavé gras et

(1) Bouilhef. Les Fossiles.

non plus sur la concurrence acharnée, mais sur l'aide mutuelle.

Les rénovations sociales ne se font pas en un jour; il y a donc peu de chance pour que la génération contemporaine assiste à l'éclosion de ce monde nouveau, que déjà pourtant notre société contemporaine porte dans ses flancs. Dès à présent, les poètes qui prendraient ces aspirations nouvelles pour sujet de leurs compositions créeraient des œuvres durables. Que de telles œuvres soient encore à naître, c'est déjà un phénomène singulier, attestant que nos classes lettrées vivent dans une atmosphère entièrement artificielle. Mais un peu plus tôt, un peu plus tard, ces œuvres naîtront; les premières seront les plus émues, les plus vibrantes; elles sentiront encore la bataille. Les autres, plus calmes d'allure, pourront être plus belles encore; car la comparaison du passé, du présent, des horizons largement ouverts sur l'avenir leur fourniront de puissants effets de contraste.

J'ai peur que les critiques de l'avenir ne jugent bien sévèrement notre littérature contemporaine. Quoi! Tant de niaiseries et tant de grossièreté! Tant de poètes incapables de s'abstraire de leur petite personnalité; tant d'écrivains nous racontant avec une ridicule minutie les très négligeables événements psychiques qui se passent dans leur cœur ou leur esprit et qui leur semblent gros uniquement parce qu'ils les étudient avec le microscope de l'égoïsme! Tant d'autres littérateurs, si parfaitement décapités qu'ils ne sauraient plus sortir de l'érotisme! Tous, ou presque tous, si aveugles qu'ils ne pressentent même pas les grandes transformations en voie de s'accomplir; Byzantins des derniers jours, qui discutent encore sur la « lumière incréée » et ne voient pas que leur monde va entrer dans une période de parturition, douloureuse comme toutes les parturitions!

La société renouvelée, qui, avec plus ou moins d'effort, sortira de la nôtre, aura besoin d'une esthétique nouvelle. Ses grandes œuvres littéraires ne s'inspireront plus d'un individualisme à outrance, mais bien d'une ardente sympathie sociale et même humanitaire; d'autre part, elles s'adresseront à un public préparé pour goûter et apprécier ces larges sentiments, qui trouvent aujourd'hui assez peu d'écho dans la masse de nos classes cultivées. L'une de nos écoles littéraires est même allée jusqu'à se targuer, comme d'une supériorité, de sa parfaite indifférence morale, comme certains malades tirent vanité de leur infirmité même. Mais toute littérature, qui, par égoïsme ou par impuissance, répudie les sentiments de solidarité, de fraternité humaines, base essentielle de toute société viable, se ravale à n'être plus qu'une puérole combinaison de mots et d'images, un joujou pour les blasés. Non pas que la perfection de la forme ne soit beaucoup, mais à elle seule, elle ne saurait vivifier ce qui est mort. Les œuvres véritablement grandes, faites pour braver l'effort du temps, sont celles qui ne s'adressent pas seulement à nos yeux et à nos oreilles, mais font vibrer en nous des sentiments élevés; pour elles, la richesse du coloris, la mélodie des vers, la pureté du style ne sont que des moyens.

En dehors des sentiments altruistes, il est encore une source d'inspiration où jusqu'ici très peu d'écrivains ont puisé et où s'abreuvront largement les poètes de l'avenir, dans ces sociétés progressives dont on pourra dire justement :

Le monde a fait un pas; tout ensemble a monté (1)

Cette matière poétique, si mal exploitée encore, est constituée par les grandes idées scientifiques. Je n'entends pas dire que l'on

reviendra à la poésie didactique, genre à jamais démodé, je l'espère; mais les idées maîtresses de la philosophie scientifique tiennent aux destinées mêmes de l'humanité. Non seulement elles prêtent à des images grandioses, mais il est très facile de les rattacher à notre impressionnabilité affective. Les quelques poètes qui ont su déjà revêtir d'un convenable vêtement poétique ces puissantes conceptions et les marier à des sentiments élevés ont créé d'impérissables œuvres, qui, comme le poème de Lucrèce, garderont une éternelle jeunesse; car elles s'adressent en même temps à notre sens esthétique par la beauté de la forme, à notre cœur par la grandeur des sentiments qu'elles expriment, à notre intelligence par la profondeur des horizons qu'elles nous ouvrent. De nos jours, quelques écrivains seulement, Gœthe, en Allemagne, Shelley en Angleterre, L. Bouilhet et L. Ackermann en France, pour ne parler que des morts, ont su tirer des accents parfois sublimes de cette lyre à tant de cordes; ils n'ont été que des précurseurs, mais un jour ils seront grandement honorés à ce titre.

CH. LETOURNEAU.

## LE TROUPEAU ÉLECTORAL

Jusques à quand ce débonnaire souverain, plus soliveau que celui qui fut envoyé par Jupiter pour régner sur les grenouilles, servira-t-il de marchepied aux bavards qui l'endocentrent? On lui dit: Votez tous, et directement, et il vote. Votez à deux degrés, à trois degrés, et il vote. Votez quelques-uns, les citoyens actifs seulement, et il vote. Votez les propriétaires à 300 fr. de contributions directes, et il vote. Votez pour le gouvernement, et il vote; votez pour l'opposition, et il vote. Votez par commune, votez par département, votez au scrutin de liste; et il vote. Votez par circonscription arbitraires, sans vous connaître, à l'aveuglette; et il vote.

Bravo, hommes d'action; vous faites parfaitement l'exercice et votez à merveille. A gauche, à droite; nommez vos conseillers municipaux: le gouvernement nommera les maires, les adjoints, les commissaires de police, les juges de paix, les gendarmes, les préfets et sous-préfets, tous les fonctionnaires et magistrats de la République. Et ils obéissent. C'est superbe!

En avant, marche! Nommez l'empereur, et ils crient: *Vive l'Empereur!*

Quelle race!

PROUDHON.

(*L'Empire parlementaire et l'opposition légale.*)

## BARRICADE

La veille, après des réunions tumultueuses dans les faubourgs, des bandes armées avaient parcouru la ville, arborant des drapeaux sur lesquels étaient inscrites de menaçantes devises. Dans les quartiers riches, des hordes de miséreux avaient défilé sous les yeux de la police hésitante, qui ne reconnaissait pas ses clients ordinaires dans ces loqueteux et crève-la-faim, qui allaient, les yeux fiévreux, d'un pas de troupeau en fuite, clamant des refrains à la fois doux et sinistres.

Vers le soir les ouvriers des campagnes, dont on signalait, depuis quelques semaines déjà, la présence sur les routes, étaient entrés dans la ville, portant sur l'épaule les faux et les bêches, compagnes habituelles, ils s'étaient répandus par les rues

et d'empporter, comme chaque foyer des campements de nids d'hirondelle ou des paquets de nerfs d'esturgeons.

Après ce tumulte passager, le calme, de nouveau, s'étendit sur les jardins centraux comme sur les avenues excentriques. Les salles de réunion faubouriennes étaient closes, et les portes des casernes étaient fermées. Cependant on sentait que les salles et casernes étaient occupées. Dans les unes on devinait des conciliabules; on savait que, dans les autres, les soldats, en tenue de campagne, attendaient des ordres.

Quand la nuit tomba, une noire nuit de novembre, que la brume épaississait et que nulle lumière ne rompait — les allumeurs avaient refusé leur service et, d'ailleurs, en eût-on trouvé, les réserves de gaz n'étaient pas suffisantes pour suppléer à l'électricité — une rumeur monta des faubourgs.

Bientôt ils grouillèrent d'une foule active. Des tranchées se creusèrent, et, par surcroît de précaution, les ouvriers de la voirie coupèrent les câbles électriques et les conduites qui portaient le gaz. Nul obstacle n'était mis à ces déprédations, car les gardiens de la paix, depuis longtemps mécontents et auxquels on avait refusé des satisfactions qu'ils estimaient légitimes, s'étaient mis en grève aussi.

A trois heures de matin, un émissaire se présenta au ministère de l'intérieur, et introduit devant le conseil qui siégeait en permanence, il annonça qu'une première barricade barrait la montueuse rue centrale d'un des quartiers les plus peuplés du Nord.

Ce n'était plus une agitation vaine et passagère, semblable à celles des années précédentes: c'était l'insurrection.

Aussi toutes les hésitations cessèrent. On avait voulu, jusqu'alors temporiser; on avait craint, en en appelant tout d'abord à la force, de fomenter la violence et l'émeute, mais il était facile d'étouffer rapidement la révolte, et le ministre de la guerre assura que deux bataillons d'infanterie suffiraient à réduire les insurgés.

Les fils téléphoniques étant rompus, un officier d'ordonnance porta à l'une des casernes du bord de l'eau — une de celles dont on était sûr et qu'on ne croyait pas travaillées par la propagande — l'ordre de marcher. Une heure après, sous la conduite d'un colonel, les troupes se mirent en marche. Le brouillard s'était accru, des hommes portant des torches résineuses, s'échelonnaient sur le flanc des compagnies; mais à peine avait-on dépassé la première ligne des boulevards que, soit à cause de l'humidité qui faisait gresiller la résine, soit par la maladresse des pyrophores, les flambeaux s'éteignirent, et, latonaient, dans l'obscurité, soldats et officiers s'avancèrent.

Ils allaient par une nécropole de songe; le bruit de leurs pas n'avait aucun écho sur le pavé gras et

(1) Bouilhet. *Les Fossiles.*